

conjugale, il ne faut pas en rendre responsable le poète qui a chanté la nature et sa fécondité, qui faisait des nids aux colombes, les invitant à se multiplier sous le regard de Dieu.

François n'apportait pas une doctrine nouvelle ; la nouveauté et l'originalité de sa mission était tout entière dans son amour, dans son appel direct à la vie évangélique, à un idéal de vigueur morale, de travail et d'amour. Accomplir avec joie les devoirs de son état, donner aux moindres actions une inspiration sainte, retrouver dans les infiniment petits de l'existence, en apparence les plus banales, les parcelles d'une œuvre divine, reater pure de toute préoccupation avilissante, user de toute chose comme ne les possédant pas, comme les serviteurs de la parabole, qui auront bientôt à rendre compte des talents qui leur ont été confiés, fermer son cœur à la haine et l'ouvrir tout grand aux pauvres, aux malades à tous les abandonnés, tels étaient les autres devoirs essentiels des frères et des sœurs de la pénitence.

Les nombreux biographes ont attribué à François un grand nombre de miracles. Si toutefois il en a fait, ils paraissent avoir été des actes d'amour : surtout dans la guérison de maladies nerveuses. Ses regards si doux, si compatissants et si puissants pouvaient bien suffire pour faire oublier la souffrance, cette puissance du regard, la civilisation l'épousse. Même de nos jours, le magnétisme a opéré des guérisons de maladies nerveuses qui ressemblent à des miracles. Mais, l'opinion populaire exagéra bientôt sa puissance miraculeuse ; parmi les innombrables miracles que ces biographes lui attribuent, on rapporte celui d'une femme en couche.—Elle était au paroxysme de la douleur lorsqu'il lui vint une idée lu-

mineuse, si seulement elle pouvait toucher la bride du cheval que François avait monté quelques jours auparavant ! on la lui apporta et à peine l'avait-elle touchée que l'enfant naquit sans douleur.

François touchait à sa fin. Il était tourmenté de douleurs qu'il supportait avec une patience presque joyeuse. Un jour qu'on eut recours aux cautérisations ; il s'agissait de promener un fer chauffé à blanc sur son front. Lorsqu'il vit apporter le réchaud avec les instruments, il eut un instant de frayeur, mais aussitôt il fit le signe de la croix sur le fer : "frère feu, dit-il, tu es beau entre les créatures, sois moi propice à cette heure, tu sais combien je t'ai aimé.

Ses dernières semaines furent troublées par la pensée que sa famille spirituelle abandonnerait l'humilité et la pauvreté. Il redoutait l'implacable travail de la destruction. Quant à lui ses regards étaient fixés vers la sainteté parfaite. Le respect dû au sacrement de l'autel lui apparaissait comme le salut de l'ordre. A la transformation eucharistique opérée par les paroles du prêtre, il en ajoutait une autre, celle du cœur ; reproduire dans sa vie celle du martyr de Golgotha, souffrir avec lui, s'unir à lui par la souffrance, telle était son ambition.

On approchait de la fête de l'exaltation, (supprimée aujourd'hui) il redoublait ses jeûnes, il passa la nuit qui précédait la fête, en oraison. Au matin il eut une vision, dans les chauds rayons du soleil levant il distingua tout à coup une forme étrange, un séraphin, les ailes déployées volait vers lui et l'inondait de voluptés indiscibles. Au centre apparaissait une croix et le séraphin était cloué dessus quand la vision disparut, il sentit, après les délices des premiers moments, de poignantes douleurs, bouleversée jusqu'au